

3. Vers une émancipation interculturelle

Qu'est-ce qu'être humain dans un monde de plus en plus déshumanisé ?

Intentions, texte, contexte et histoire

Vu la situation mondiale d'aujourd'hui, vu la situation de la République démocratique du Congo, un pays sinistré, où la direction politique devrait, au minimum, déclarer l'état d'urgence, la question du Professeur René Devisch – Qu'est-ce qu'un Anthropologue ? – fait un peu penser au capitaine d'un navire en train de couler et plus préoccupé de l'état du navire que de la situation des passagers. À lire son texte, plusieurs alternatives sautent aux yeux: Qu'est-ce qu'un humain? Qu'est-ce qu'un Congolais ? Qu'est-ce que la solidarité ? Vu la narration on pense aussi à la possibilité de ce qu'aurait produit un texte intitulé : Comment le Congo est-il devenu sinistré ? Les possibilités sont multiples. Peut-être plus grave encore, pour un anthropologue, on peut se demander comment et pourquoi il ignore le travail de Sylvain Lazarus, 1996, *L'anthropologie du nom* (Paris : Seuil) car une telle lecture, même si elle était en désaccord avec ses propres écrits, aurait certainement forcé une pensée plus en rapport avec un réel réel et non mystificateur. Au-delà des questions alternatives, ce texte cherchera à comprendre pourquoi une occasion de faire entendre le plus fortement possible la voix des plus faibles n'a pas été saisie.

RD plaide pour une anthropologie « désoccidentalisée, postcoloniale » qui se met « du côté des gens d'en bas », qui

Jacques Depelchin
Ota Benga Alliance For Peace,
Healing and Dignity in
the DR Congo and USA

cherche à développer des « assises éthiques du double univers de savoirs en jeu ». En long comme en large, il nous est présenté une anthropologie débordante de bonne volonté et de bonnes intentions vis-à-vis de celles et de ceux qui ont souffert des conséquences d'une science dont nous savons qu'elle fut le contraire du rêve thérapeutique de RD. Il aimerait tourner la page. Le plus vite possible. Mais il le fait aussi en invoquant, à la légère, des alliés tels que Césaire et, surtout, Fanon qualifiés de militants de la Négritude. Tant Césaire que Fanon avaient pris leur distance vis-à-vis de la Négritude. Fanon allant jusqu'à fustiger les « béni-oui-ouistes de la Négritude ».

Malheureusement, face à ces déclarations, RD déroule une narration de l'histoire récente du Congo en porte-à-faux avec ses propres intentions. Nous y reviendrons ci-dessous. Les assises éthiques qu'il propose ne sont vraiment pas prises au sérieux par l'auteur lui-même car si elles l'avaient été, on aurait pu s'attendre à ce que la proposition apparaisse dès le début du texte afin de guider une recherche de ce qui pourrait être appelé une éthique de vérité, suite à l'événement fon-

dateur du 30 juin 1960 (Badiou 1993). De cet événement (le discours de Patrice Lumumba) est né un sujet dans le conscient de beaucoup de Congolais. Une éthique de vérité aurait alors eu comme tâche d'examiner comment et pourquoi la fidélité a fait défaut ou comment, dans certains cas, il y a eu des efforts isolés, presque individualisés de fidélité.

Que se passerait-il donc si, en s'attachant à des principes de vérité, nous re-pensions l'histoire du Congo au travers de biographies intellectuelles des gens de partout, mais, en même temps, à la hauteur de l'histoire mondiale, – selon une expression chère à Ernest Wamba dia Wamba. Pour être plus clair, que se passerait-il si, au lieu de voir les Congolais charitablement, comme des gens à secourir à travers l'humanitarisme séculier, religieux ou universitaire, nous voyions les Congolais comme les survivants d'une catastrophe qui n'en finit pas, en somme de longue durée. Une longue durée qui a créé des habitudes de voir les Congolais comme ayant obtenu ou reçu le droit d'exister grâce aux « sacrifices » de Léopold II, ou encore, grâce aux bonnes œuvres de l'Europe civilisatrice ou d'une Amérique du Nord autoproclamée défendeuse du bien et pourfendeuse du mal.

Le siècle des Lumières ou le siècle des misères ?

Mais il y a une autre longue durée, si l'on peut dire, faite d'une longue liste – qui ne

cesse de s'allonger – de Congolaises, de Congolais, reconnues, non reconnus, méconnues, inconnus, qui, depuis la Traite négrière jusqu'aujourd'hui se sont vus comme des humains, non comme des esclaves, non comme des colonisés, non comme étant obligés de se soumettre à ce qui, avec le recul du temps, est en train de ressembler à un processus de liquidation programmée. Parmi ces résistantes et ces résistants à l'imposition de l'habitude de se voir comme des esclaves ou des colonisés, il y en a eu qui, dès le 24 novembre 1965, avaient refusé la dictature de Mobutu. Contrairement à une affirmation, faite à la légère, mais insultante, lancée une fois par Laurent-Désiré Kabila, selon laquelle « tout le monde avait dansé »¹.

Ces voix, de Kimpa Vita à Cyanguvu, de Kimbangu à Mulele, de Lumumba à Mitudidi résonnent encore dans les mémoires des gens de partout. En plus, résonnent encore, et fortement, dans nos consciences d'humains les voix inconcues de ceux et celles qui ont hurlé de désespoir et de colère avant de se retrouver dans les cales des navires, dans les cachots coloniaux, ou en relégation durant la colonisation ou la dictature postcoloniale.

En tant que vivants, conscients de ces archives de la terreur infligée aux Congolaises et aux Congolais, ne serait-il pas grand temps de reconnaître ce que notre conscience nous dit avec insistance, à savoir de refuser l'habitude de renier notre propre humanité en acceptant de s'habituer à l'acceptation de l'inacceptable. « Vivants », mais peut-être que nous devrions dire « survivants » d'un holocauste qui n'a jamais été reconnu parce que, consciemment ou non, la souffrance du Blanc continue de compter plus que la souffrance du Noir ; celle de l'universitaire ou du missionnaire catholique ou protestant compte plus que la souffrance du pauvre analphabète et animiste ; celle d'un homme compte plus que la souffrance d'une femme, d'un enfant ou d'un handicapé. La hiérarchisation de la souffrance, de l'humain, comme Fanon l'avait déjà remarqué dans *Peau noire, masque blanc*, paraît compliquée, mais reste simple : à l'approche du centre névralgique du pouvoir (ou ce qui est compris comme tel) la soumission se fait automatiquement, ainsi que la forme discriminatoire de la pyramide économique, politique et sociale. Le pouvoir se diffuse et rayonne comme le soleil : tout tend vers, et dépend de, lui.

En cas de cérémonial, tel le couronnement du Professeur Devisch, l'institutionnalisation des rapports discriminatoires sera renforcée.

Les commémorations, les intronisations ou, comme dans le cas du Professeur Devisch, le couronnement honoraire académique ne devraient-ils pas servir comme un de ces moments où il est permis – non, où il est du devoir de celui qui est doctoralement couronné, d'essayer de se rappeler la leçon de Kimpa Vita et des autres cités plus haut : celle de rappeler que l'accès au privilège de parler haut et fort exige de le faire surtout pour les plus faibles, les plus démunis, les survivants d'une annihilation toujours niée et dont l'explication ou la rationalisation est toujours remise à jour. Une telle mutilation d'une partie de l'humanité (aussi petite soit-elle) finit toujours par laisser des traces dans la conscience collective des survivants et des organisateurs de la liquidation du respect du principe de vie. Paradoxalement, il s'est construit ainsi une mentalité qui a élevé la négation du principe de vie au nom de la défense d'une sacro-sainte « freedom ». En clair : au plus fort, tout est permis. Et quand la force ou le pouvoir institutionnalisés le canonise, ce privilège ne devrait-il pas inciter ceux qui se déclarent du côté des exclus à se battre pour mettre fin à la pratique de privilégier certaines voix ?

Un tel système de penser – nier, renier ou refuser toute responsabilité d'un crime dont la mesure n'a toujours pas été établie – s'est construit petit à petit, sans interruption, de la Traite négrière à Hiroshima/Nagasaki², en passant par des génocides non certifiés et certifiés, mais alimentés, entre autres, par ce qui s'appelait le *Code Noir* (Sala-Molins 1992). Vu sous cet angle, il est difficile de ne pas penser au commentaire que fit Einstein au moment où il apprit Hiroshima : « Depuis la fission de l'atome tout a changé, sauf notre manière de penser ». Le chemin qui a conduit à la fission de l'atome a commencé d'une façon sérieuse à partir de la fission systématique de l'humanité entre ceux qui comptent et ceux qui ne comptent pas, entre les découvreurs et les découverts, entre les occupants des terres et les occupés, entre les colonisateurs et les colonisés, entre les capitalistes et les prolétaires, entre les bien portants et les handicapés, etc. En somme entre ceux qui conteraient à ceux qui ne comptent pas : comment conter leur pro-

pre histoire et leur propre existence tout en niant leur existence ?³. Ainsi, peu à peu, et avec de plus en plus de conviction, s'est insérée, en particulier parmi les universitaires, l'habitude du confort qui vient du fait d'être du côté des puissants qui déterminent, explicitement et implicitement, qui compte et qui ne compte pas. Certains le font consciemment, d'autres inconsciemment.

Le discours d'acceptation du doctorat *honoris causa* de RD fournit une narration en filigrane de l'histoire du Congo de 1965 à ce jour. Pour quelqu'un qui s'inspire explicitement de Frantz Fanon et qui a développé une expertise dans la recherche de la compréhension des guérisseurs individuels et sociaux, la narration surprend par les louanges à peine déguisées lancées au coresponsable principal de la destruction de la RDC. Serait-ce que RD voit dans Mobutu un écho de Léopold II ? S'est-il vu lui-même comme un diplomate belge forcé de par sa fonction (comme Kasa-Vubu aux cérémonies de l'Indépendance) de ne rien dire qui pourrait être pris pour une manifestation de lèse-majesté contre l'État congolais ?

Fidélité à quelle vérité ?

Par moments, le ton de la narration, si pas la narration elle-même, frise l'apologie. Comme quand il décrit « le puissant appel du Président Mobutu propageant une identité zaïroise souveraine »... Certes, il parle de ceux qui, le 4 juin 1971, ont été « enrôlés de force dans l'armée ... pour insoumission civique et crime de lèse-majesté [le même crime dont Lumumba fut accusé au 30 juin 1960] à l'égard du chef de l'État ». Ce passage est peut-être le plus important de tout le texte car RD y commente, presque en toutes lettres pourquoi il est devenu l'anthropologue qu'il est. Cette manifestation dictatoriale (souveraine ? – de Mobutu) l'arrête net dans l'idée de s'insérer à vie dans le terroir congolais. « Je choisis », dit-il « d'apprendre en profondeur la vie d'ici » – au Congo donc – et de la faire connaître en vérité en Europe ».

Mais, vu la façon dont le conscient, le subconscient ou l'inconscient se conjuguent pour façonner la conscience humaine, nous pouvons être sûrs que RD n'avait pas oublié d'autres événements qui annonçaient, pour ceux qui voulaient voir et penser, les intentions de Mobutu et de la clique internationale-nationale au pouvoir au Congo : le 4 juin 1969, il y eut

le massacre des étudiants. À la Pentecôte de 1966 (2 juin), il y eut la pendaison de Jérôme Anany, Emmanuel Bamba, Évariste Kimba et Alexandre Mahamba. Et il y eut aussi l'élimination physique de Pierre Mulele après promesse d'amnistie, en 1967. Serait-ce cette mémoire de Mulele qui fait dire à RD qu'il décida, toujours dans la foulée du 4 juin 1971 (il faut le rappeler avec insistance une date anniversaire visant à commémorer les martyrs du 4 juin 1969)⁴, de se « prêter corps et âme à une adoption *audacieuse*, [souligné par RD] bien que temporaire, dans une communauté villageoise du Bandundu ». Seul l'auteur pourra nous le dire, mais on peut supposer que, dans son esprit du moins, il fallait de l'audace pour aller faire de l'anthropologie dans une communauté suspecte d'être située géographiquement dans une région qui rimait avec le Kwilu de Pierre Mulele.

Il y a dans la narration de l'histoire du Congo selon le Professeur Devisch une renonciation ou une trahison du sujet sorti du discours « éventail » de Lumumba au 30 juin 1960. Tout lecteur moyennement informé de cet événement aurait pu s'attendre à une fidélité à cette vérité-là. Césaire lui-même, saisi par cette vérité, n'avait-il pas écrit *Une Saison au Congo* comme une manière de dire vigoureusement oui, selon son art du théâtre, à un discours de Lumumba autrement mobilisateur que le simulacre du nationalisme authentique de son fossoyeur, quelques années plus tard. Mobutu, s'il était possible, est allé plus loin que la trahison. Il fut le grand inverseur/renverseur des valeurs, redorant automatiquement ainsi le blason de l'Occident auto-consacré gardien des valeurs universelles. Ce qui est une autre façon de dire qu'il a tout fait pour que le Congolais ne pense plus à partir des vérités capables d'amener l'humain à se dépasser à travers la construction d'un immortel (voir Badiou 1993).

Faut-il être anthropologue, psychiatre, historien, philosophe ou simplement humain ?

L'errance dans laquelle le Congo se trouve aujourd'hui peut être tracée de la Traite négrière, c'est-à-dire d'un double génocide (des peuples africains et des Amérindiens des Caraïbes et de l'Amérique du Nord), mais qui continue d'être

nié systématiquement comme si le système ne pouvait pas s'être trompé. La fission de l'humanité a aussi conduit à la fission de l'organisation de sa connaissance et de son auto-connaissance. Il y a eu fission de la science, de la conscience de l'humain, aujourd'hui communément appelée les sciences humaines, en disciplines en train de devenir, sans le savoir, anthropophages. Cette division *ad infinitum* (fission) de la manière dont on peut connaître l'humain fut et reste un des piliers de l'accoutumance à l'inacceptable, de l'acceptation de l'idée que la souffrance de certaines parties de l'humanité est plus acceptable que celle de ceux et celles qui se considèrent comme devant souffrir moins que le reste.

L'anthropologie n'est pas comme l'art, la science, l'amour ou la politique. Dans l'art de dire et faire les rapports humains, la poésie, par exemple, existe depuis que les humains parlent, longtemps avant l'invention ou la découverte de l'anthropologie. Celle-ci disparaîtra, mais la poésie continuera. Ne sommes-nous pas arrivés à un moment de l'histoire de l'humanité où il faut se poser la question de savoir comment en finir avec la mentalité qui a amené à la fission de la science de l'humain ? Malgré les efforts de celles et ceux qui ont cherché à décoloniser l'anthropologie, une telle entreprise, par définition, était impossible. La division du travail de la production des connaissances n'a pas amélioré, malgré les apparences, la science de l'humain. En lieu et place de ce qui aurait pu être, on a vu surgir des sciences humaines qui, au bout du compte, ne sont qu'un ersatz dont la multiplication permet à une partie des producteurs et reproducteurs de se donner bonne conscience. Qu'attendre de l'anthropologie sinon qu'elle soit conservatrice de ce qui ne peut que l'emprisonner dans des pratiques qui l'accommodent au refus de penser ?

L'exercice de RD montre d'une façon presque parfaite comment une préoccupation quasi étatique et protocolaire l'a amené à ne pas développer ce dont il est le plus fier, à savoir être devenu Congolais par mariage. Malgré son désir d'être audacieux, il a eu peur, semble-t-il, de se mettre de plein pied dans le camp de ceux et celles dont l'audace avait coûté la vie (voir les noms cités plus haut). Son audace aurait pu être de celle qui cherche à faire

advenir des possibles inimaginables, insoupçonnés.

Notes

1. Laurent-Désiré Kabila, alors en train de revenir à l'exercice solitaire du pouvoir, avait recruté et défendu Sakombi Inongo (un des grands prêtres de l'authenticité de Mobutu) par cette boutade insultante vis-à-vis de celles et de ceux qui avaient payé de leur vie pour avoir omis de se soumettre aux ordres du dictateur.
2. Nous connaissons la contribution de l'Union minière du Haut-Katanga dans la fourniture de l'uranium nécessaire à la préparation des bombes lancées sur Hiroshima et Nagasaki. En échange, la Belgique fit un bond en avant dans l'industrie nucléaire. L'Université de Kinshasa a reçu un petit réacteur. Par contre, à ma connaissance, ni au Congo, ni en Belgique qui se targue d'un mouvement anti-nucléaire très actif, il n'y a eu de préoccupation de ce qui était arrivé aux mineurs de Shinkolobwe (province du Katanga) et de leurs familles. N'y a-t-il pas là une immense guérison à faire, à hauteur de l'histoire de la Planète ?
3. En relisant cette phrase, je me rends compte qu'elle fait écho à ce que Lewis Ricardo Gordon a évoqué dans une des sessions commémoratives du 10e anniversaire du Séminaire international *Fabrica de Ideias* du CEAO/Universidad Federal de Bahia, 15-17 août 2007 : il appelait cela la schizophrénie du Noir.
4. Entre les noms connus de ceux qui ont été éliminés, il y a tous ceux qui ne sont plus que comme Zamenga Batukezanga l'a dit dans un de ses poèmes : « Si le fleuve Congo pouvait parler », se référant aux corps de ceux et celles qui, vivants ou morts, furent jetés des hélicoptères au-dessus du fleuve. Un jour ou l'autre il faudra faire la recension de toutes celles et de tous ceux qu'on a cherché à faire dissoudre dans l'acide sulfurique de la mémoire congolaise.

Références

- Badiou, A., 1993, *L'Éthique, essai sur la conscience du mal*, Paris : Hatier.
- Lazarus, S., 1996, *L'anthropologie du nom*, Paris : Seuil.
- Sala-Molins, L., 1992, *Les misères des Lumières : sous la raison, l'outrage*, Paris : Robert Laffont.